

Une névrose sans symptôme ?

Isabelle MORIN

Hélène Deutsch présente un cas comme une contribution au diagnostic de l'hystérie, mais une hystérie nouvelle qu'elle nomme hystérie de destinée¹. C'est le premier texte d'une série de communications prononcées soit en congrès, soit à l'institut de Vienne pour la formation de futurs analystes : il garde ainsi la marque de l'énonciation. Hélène Deutsch cherche à transmettre avec ce cas ce qui peut réellement être considéré comme névrotique, car « si les conflits actuels servent à résoudre les nœuds du passé non résolus, ils sont plutôt la preuve d'un esprit sain, quand il n'y a pas de symptôme ». Donc, une première question traverse le texte : qu'est-ce qui peut être considéré comme névrotique s'il n'y a pas de symptôme ? L'auteur considère en effet ce cas comme une hystérie « qui ne présente pas de symptôme² » et lui donne une place particulière dans ces conférences, les autres communications concernant des cas d'hystérie de conversion. Hélène Deutsch propose ce qui pourrait être un autre type de névrose, après l'hystérie d'angoisse et l'hystérie de conversion, qui dès lors aurait le statut de troisième type d'hystérie, dont elle donne les coordonnées.

Je force peut-être un peu le trait, elle ne le dit pas ainsi, mais on peut le lire entre les lignes. Elle considère ce cas non pas comme un des destins de l'hystérie mais comme une hystérie de destinée dans laquelle la fixation au père demeure indélébile, voire intraitable, à cause de l'échec du refoulement du choix d'objet d'amour ; et cette névrose lui paraît donc être sans formation de symptôme. Pour Hélène Deutsch, il y a des névroses avec un réel traumatisme psychique, véritable cause de la névrose, et des névroses dans lesquelles on observe que « les événements dits traumatiques ont la même signification que les conflits actuels de l'adulte ». Elle précise qu'« ils n'ont eu d'effet traumatique que parce qu'ils n'ont pu être surmontés et cela le plus souvent par suite d'une disposition interne de l'enfant ». Le point central de son idée d'une névrose sans symptôme se situe dans cette conception du trauma³.

Isabelle Morin <imorin@netcourrier.com>

1. H. Deutsch, *Les introuvables*, Paris, Seuil, 2000, textes réunis et préfacés par M.-C. Hamon, p. 169-184.

2. *Ibid.*, p. 171.

3. Il convient de souligner que ce cas serait, c'est ce qu'avance M.-C. Hamon dans sa préface, celui d'Hélène Deutsch déguisé.

Les limites de l'œdipe

Elle présente donc le cas d'une jeune femme de 25 ans qui ne soupçonne pas le caractère pathologique de son destin. Elle a pourtant dans sa vie psychique les mêmes difficultés et les mêmes fixations pathologiques que des névrosés hystériques graves. Elle était venue la rencontrer à Vienne pour fuir le lieu de ses conflits et pour trouver remède à ses difficultés, après un premier épisode de tentative de suicide, par balle à la tempe, au moment de se marier, mais sans autre véritable motif que ce mariage. Elle pensait qu'il pouvait s'agir d'une mise en scène de nature compulsive, mais elle n'avait pas la moindre idée de sa maladie. Sa petite enfance s'était passée sans incident notoire, troublée seulement par une inhibition qui l'avait empêchée de concrétiser ses ambitions intellectuelles. Elle avait été en grande rivalité avec un frère de quatre ans son cadet, très doué intellectuellement, décédé à l'âge de 20 ans. Le destin tragique de sa vie résidait, disait-elle, dans son impossibilité de se libérer du lien à son père. Elle répétait, dans sa vie amoureuse, le même type de choix d'objet que celui de son enfance : le père, premier objet d'amour, comme si rien n'était refoulé. C'était une jeune fille jolie et assez douée, qui avait des ambitions intellectuelles. Son père était lui-même un homme de savoir, actif et inflexible, qu'elle admirait beaucoup ; sa mère était méprisée pour sa soumission servile à l'égard du père.

L'analyse a permis à cette analysante d'apercevoir le montage œdipien infantile, comme un trajet tout à fait « normal », précise H. Deutsch, c'est-à-dire celui de l'amour pour le père, du rejet haineux de la mère, de la déception de ne pas avoir un enfant du père au moment de la naissance de son frère, et de l'envie, face à ce frère mieux pourvu qu'elle, d'être un garçon, non sans cette touche de dévalorisation qui a inhibé une part de son destin intellectuel.

Les premières rencontres de sa vie amoureuse mettent au jour une fixation intense au père au point de ne tomber amoureuse que d'hommes veufs ayant eu un immense attachement pour leur femme décédée. Son premier véritable amour qui l'a fait fuir de son pays natal était un homme plus âgé, qu'elle admirait pour ses grandes capacités intellectuelles : trait du père. Mais la relation d'amitié prit un autre tour quand ce dernier lui fit une confidence qui fait dire à Hélène Deutsch⁴ : « L'aveu de sa passion jamais éteinte pour la défunte eut l'effet d'un coup de foudre sur le cœur de notre patiente. Être aimée comme avait été aimée la femme morte ! » C'est ce qui va se répéter pour elle dans chaque rencontre, suivie, pour fuir cette situation, de mises en acte qui auraient pu avoir de graves conséquences dans sa vie.

Elle aperçoit dans l'analyse que choisir un veuf lui évite, puisque ce dernier vient à la place du père aimé, d'avoir à désirer la mort de la mère. Elle se trouve ainsi

4. H. Deutsch, *Les introuvables*, op. cit., p. 173.

la seule à triompher d'une épouse défunte et donc à pouvoir consoler le père, etc. Elle peut aussi mettre au jour ce qui est refoulé de l'envie, de l'agressivité et de la culpabilité qui l'inhibe dans sa vie intellectuelle. À ces échecs concernant l'amour œdipien s'est substitué un rejet de la féminité « pour ne pas se dévouer passivement à son père comme une esclave », ainsi qu'a fait la mère. Mais, à côté de cette révolte consciente, persiste une soumission inconsciente au père, qui est le point central de sa position subjective.

En effet, si ces rencontres amoureuses, en particulier la première, réactualisent son choix d'objet œdipien, cette patiente remarque cependant que c'est au moment où cet amant fait d'elle ce dont elle a toujours rêvé – être reconnue pour ses qualités intellectuelles – qu'elle fait sa tentative de suicide et s'enfuit, alors qu'il va l'épouser. En effet, cet homme l'avait mise sur un piédestal et exigeait d'elle ce qu'elle avait toujours exigé d'elle-même. Elle devait donc être à la hauteur de ses exigences intellectuelles et c'est de là que naquit son premier trouble. Elle pensait : « Tu m'aimes fière et ambitieuse et moi je ne peux être face à toi que faible et dévouée comme ma mère l'était avec mon père. » Son vœu inconscient, condition de sa jouissance, est du côté de ce qu'elle exècre le plus : la position de soumission de sa mère.

Le fil rouge qui manque

J'ai choisi de discuter un point de ce cas à partir de ce qu'Hélène Deutsch considère comme un dégageant du désir inconscient. Pour elle, le fil rouge qui traversait la vie de sa patiente était l'idée qui lui venait perpétuellement à l'esprit dans ses relations amoureuses : « Ça va mal finir, ça ne se passera pas comme tu le crois » ; elle éveillait l'amour, mais chaque histoire était impossible. C'était l'idée d'une fatalité qui envahissait sa vie, d'où le terme de *névrose de destinée* qui répétait cet échec de l'amour, toujours impossible, parce que adressé au père.

Si Hélène Deutsch considère la répétition comme le fil rouge de ce destin, pour nous, le fil rouge est celui du réel qui insiste et que le cas passe sous silence. C'est pourtant ce qui lui permettrait d'échapper à l'automatisme de répétition. Pour saisir l'enjeu et ce en quoi une analyse qui ne dégage pas le symptôme réduit la possibilité même d'une analyse, il nous faut revenir sur la répétition. Pour Freud, la contrainte de répétition est un obstacle au principe de plaisir. La répétition se présente comme une reproduction en acte dans son rapport au réel. Lacan aborde l'automatisme de répétition dès le début de son enseignement, dans le séminaire sur « La lettre volée ». Par la suite, dans le *Séminaire XI*, il extrait la répétition à partir de la structure combinatoire signifiante en introduisant au cœur même de la chaîne signifiante le noyau de réel, qui échappe au symbolique.

Ainsi, l'automatisme de répétition n'est plus la répétition, sinon on ne voit pas comment on sortirait de cet automatisme. Il faut bien que le réel fasse effraction pour éprouver la béance de l'inconscient et ouvrir de nouveaux accès pour sortir de l'automaton. « Le réel est cela qui gît derrière l'automaton ⁵. » Ce qui se répète est signifiant : ici, par exemple, choisir « un veuf désespéré par la mort de sa femme ». L'analysante a beau avoir repéré les adhérences œdipiennes, rien ne peut l'extraire de la répétition tant qu'elle n'a pas été réveillée par le réel.

On ne peut évoquer, par exemple, le fantasme, car, pour cette jeune femme, il ne s'agissait justement pas d'être aimée comme une femme morte – ce qui aurait interrogé le fantasme. Son choix d'objet d'amour se portait sur un veuf éploré qui l'aurait aimée pour ses capacités intellectuelles. Elle ne nous donne pas la clé d'une ébauche du fantasme qui structurerait sa vie psychique. Et, comme il n'y a pas de fantasme sans vecteur pulsionnel, où est la pulsion ? Si l'idée de la soumission de la mère envers le père s'impose à elle avec tant de force, quelles sont les fixations de jouissance de cette analysante ? Dans ce cas, nous n'avons aucun des éléments des fixations de jouissance de ce sujet parce qu'ils sont masqués par le choix d'objet d'amour, même si on peut suspecter une position d'objet passif de la jouissance de l'Autre.

La discussion de ce cas par Hélène Deutsch porte sur cette fixation au choix d'objet œdipien et sur l'échec d'une part de refoulement, sans que nous sachions ce que cette fixation doit à la pulsion. Ce qu'Hélène Deutsch considère comme un échec du refoulement est cet amour pour le père, mais cet amour sert à recouvrir le réel pulsionnel. On pourrait même dire que cet amour est l'arbre qui cache la forêt.

Pour sortir de l'inertie de jouissance, masquée par l'objet d'amour œdipien, il aurait fallu, mais il faut plus de temps que quelques mois d'analyse, conduire l'analysante à construire sa version du père, pour dégager ce que Lacan a appelé la père-version. Peut-être aurait-elle pu extraire ce qui causait son désir. Pour l'instant, le père de l'amour encombre la scène, et elle n'aperçoit pas l'objet de jouissance masqué par l'objet d'amour. Un pas supplémentaire aurait pu être fait si nous prenons au sérieux le matériel qu'Hélène Deutsch nous apporte, à partir de deux petits éléments : le premier concerne un souvenir d'enfance et le second les modalités de transfert. Je me permets là quelques libertés pour envisager différemment ce cas.

D'abord le souvenir infantile : lors d'un accident, alors qu'elle avait 3 ans, elle reçut un objet en verre sur la tête et fut blessée. Elle a le souvenir d'avoir vu son père affolé et désespéré par cet incident, et ce fut « le plus beau moment de sa vie », celui qui non seulement lui donna la preuve de l'amour que son père lui vouait, mais plus

5. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 54.

encore la vue de son père faible et anéanti par amour pour elle. On peut dire que la preuve d'amour du père était en fait un souvenir indélébile, qui recouvrait la castration paternelle. Le fantasme inconscient, avance Hélène Deutsch, visait la répétition de cette scène infantile, la blessure à la tête ayant un rapport avec la modalité de sa tentative de suicide, par balle à la tempe. Elle a l'idée que la répétition qui se joue dans ces histoires d'amour viserait à reproduire ce qui se joue sur cette première scène. Or cette première scène donne au fait d'avoir vu le sévère tyran faible et anéanti la signification de l'amour pour elle – ce qui, du même coup, rend invisible la valeur de jouissance de la castration paternelle. Il nous manque, bien sûr, les signifiants et le texte de l'analysante, ce qui ne nous donne pas à entendre comment la pulsion résonne dans le signifiant. Ou encore, poussant les choses, sans doute peut-on suspecter, au-delà du père anéanti, la férocité de celui qui est capable de casser un objet en verre sur sa tête, qui pourrait lui vouloir vraiment du mal, et dont elle prend la place d'exception dans le passage à l'acte suicidaire. Le débat reste ouvert.

Ensuite, les modalités du transfert : au cours de l'analyse, le père ne veut plus financer l'analyse de sa fille. Cette dernière insiste auprès de l'analyste pour qu'elle s'oppose à son père, puis elle fait un rêve dans lequel elle n'est plus en analyse avec son analyste mais avec une autre femme qui est « répugnante et sans tact ». « Cette femme vitupère contre son analyste actuelle » (Hélène Deutsch) et lui conseille de la quitter, « car elle ne la traite que pour son argent ⁶ ». L'analyste interprète qu'elle est elle-même cette femme « répugnante et sans tact, qui se met[tait] entre elle et son père pour perturber leur relation », alors qu'elle aurait pu relever les termes *répugnant* et *sans tact* sans doute plus à même d'indexer le réel.

Nous savons que le transfert permet la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient, et à ce titre il s'agit de suivre ce qui s'y joue quand la figure de l'analyste surgit. L'analysante demande à l'analyste de se mettre entre elle et son père, donc à la place de la mère. Elle en fait soudain « une femme répugnante et sans tact », là où la figure de la mère était jusque-là une esclave soumise et effacée, donc aux antipodes de cette nouvelle figure qui surgit. Il y a sans doute là un fil à suivre, d'autant que cette figure, si elle contient une parcelle de vérité, représente ce que redoute l'analysante, qui a si peur de ressembler à sa mère. C'est une formation de l'inconscient qui pourrait conduire au fantasme. La valeur de jouissance fixée dans la vie libidinale du sujet est repérable dans le trauma. Cette valeur ne peut s'extraire que de la construction fantasmatique.

Hélène Deutsch fait cas, à plusieurs reprises dans son texte, de ce qu'elle appelle les facteurs dispositionnels de la névrose. Elle fait valoir, suivant en cela

6. H. Deutsch, *Les introuvables*, op. cit., p. 179.

Freud, que « les conditions normales de la vie infantile imposent à l'individu encore immature des exigences auxquelles son psychisme ne peut pas toujours répondre ⁷ ». Nous dirions avec Lacan que le langage ne traite pas toute la jouissance et que la rencontre avec cette part de jouissance intraitable fait trauma. Or, c'est ce trauma qu'Hélène Deutsch n'aborde pas. Elle postule pourtant, au début de son texte, en suivant les pas de Freud et de Breuer, que le savoir analytique sur l'essence de la névrose commence avec la découverte de la signification fondamentale du trauma infantile dans la formation de la névrose. Si cette position est rigoureuse, on regrette simplement qu'elle ne nous donne pas la clé pour ouvrir la voie des fixations libidinales de sa patiente, puisque le trauma est le solde d'une rencontre intrusive avec la jouissance intraitable par le principe de plaisir. L'hypothèse d'une névrose sans symptôme et d'une hystérie de destinée deviendrait alors caduque.

Avec Lacan

Il est difficile, pour nous, de concevoir un sujet névrosé sans symptôme puisque ce dernier est ce qui permet de traiter le réel de jouissance irréductible. Dès lors, faut-il suivre Hélène Deutsch quand elle présente un sujet sans symptôme, autant dire sans colonne vertébrale subjective ? La lecture de Lacan du symptôme nous permet de lire différemment ce cas et de saisir ce qui manque pour aller au-delà du déchiffrage oedipien.

Dans un premier temps, Lacan était orienté par la lecture de Freud, en particulier de son texte « Le sens des symptômes ». Il en a extrait la valeur signifiante ou de métaphore, qu'il a rapidement mise à l'épreuve de « l'inconscient structuré comme un langage ». Avec la répétition, nous l'avons vu, il introduit, dès 1964, la valeur de jouissance du symptôme en donnant au réel la fonction de réveil. Son véritable virage se situe entre 1968 et 1971, du séminaire *L'envers de la psychanalyse* à son texte « L'étourdit ». Lacan reprend *le signe* comme un mixte entre jouissance et signifiant, virage qui le conduira en 1976 dans *L'insu que sait...* à une position radicale : « Le symptôme est réel. »

Par réel, il faut entendre ce qui, de la jouissance, revient toujours à la même place. Si, dans l'analyse, l'analysant s'arrêtait au déchiffrage pur et simple du symptôme, il n'aurait pas vraiment fait d'analyse, mais une thérapie éclairée, qui, comme chacun le sait, mobilise aussi le signifiant. Lacan a accordé au symptôme sa valeur logique de vérité et de jouissance en mettant le savoir en position de vérité, comme « la sœur de la jouissance interdite ⁸ » – pas de la jouissance permise, mais interdite, celle qui circule entre les dits. Or un savoir en position de vérité est celui qui vise un

7. *Ibid.*, p. 170.

8. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 76.

réel. On le reconnaît à ce qu'il a des effets sur la position du sujet. Mais le fait que le réel de la jouissance est logé au cœur de l'objet n'empêche pas la psychanalyse de faire le pari qu'il peut s'attraper à partir des signifiants, en particulier à partir de la matérialité du signifiant, en utilisant l'homophonie signifiante, la coupure ou l'équivoque, qui font apparaître le double sens. C'est donc plutôt à partir du hors-sens, de ce qui surprend, dérange que le réel de la jouissance peut venir résonner dans le signifiant. Nous voilà loin du sens œdipien.

Si Lacan a opéré un retour au *réel*, c'est parce qu'il s'est aperçu, comme Freud dans « Analyse finie et analyse infinie », que le déchiffrement du symptôme ne suffisait pas à dévaloriser la jouissance. Le fantasme est le mode d'entrée dans le réel qui mobilise l'objet *a plus-de-jour*. Quand Lacan conclut en 1976 que « le symptôme est réel, c'est même la seule chose de réelle ⁹ », il précise que c'est « le seul qui conserve un sens dans le réel. [...] C'est bien pour ça que le psychanalyste peut, s'il a de la chance, intervenir symboliquement pour le dissoudre [le sens] dans le réel ». J'entends par *dissoudre dans le réel* qu'il s'agit, dans l'analyse, de réduire le sens pour qu'apparaisse la valeur de réel de la jouissance irréductible, là où le choix inconscient du sujet a laissé ses traces. Lacan utilisait, un an plus tôt, l'expression « user logiquement du *sinthome*, jusqu'à atteindre son réel ¹⁰ ». Pour se donner quelques chances de faire une analyse, l'analysant doit mobiliser la position de jouissance inconsciente, il ne peut donc pas faire l'impasse sur son histoire infantile à partir du symptôme.

À propos de cette femme « qui ne soupçonnait pas le caractère pathologique de son destin », Hélène Deutsch conclut ce texte par deux annotations. La première est en quelque sorte une réponse adressée à Freud, qui avait interrompu la cure d'Hélène Deutsch avec le diagnostic d'« absence de symptôme ¹¹ », au bout d'un an d'analyse, en 1919, pour qu'elle laissât la place à S. C. Pankejeff, l'homme aux loups. Elle concerne donc l'analysabilité de la névrose de destinée, qui serait « plus adaptée au traitement parce que les coups que l'existence lui porte sont déterminés par les mêmes *motifs internes* que les symptômes névrotiques ». Mais, d'une part, pourquoi pense-t-elle que ces *motifs internes*, pas plus que ce qui cloche dans sa vie amoureuse, ne font symptôme ? D'autre part, on peut légitimement se demander quels coups l'existence lui a portés. S'il y en avait eu, ils auraient pu être autant de rencontres avec le réel propres à modifier peut-être sa compulsion à répéter.

La seconde annotation se trouve à la dernière ligne du texte. Elle y précise que « la souffrance est accessible à la thérapie analytique quand l'individu reconnaît sa

9. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XIV, L'insu que sait de l'une-bevue s'aile à mourre*, Paris, Seuil, 2007, leçon du 15 mars 1977.

10. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 15.

11. M.-C. Hamon, « Préface », dans H. Deutsch, *Les introuvables, op. cit.*, p. VII.

nature pathologique ». Le tour qu'elle a effectué l'a conduite à reconnaître la nature pathologique de sa souffrance, mais elle reste prise dans le diagnostic de Freud qui portait non pas sur un sujet sans symptôme mais sur « l'absence de symptôme », symptôme que l'analyse n'avait pas permis de faire émerger.

Relire Hélène Deutsch, quelques décennies plus tard, nous permet de mesurer ce que nous a apporté l'enseignement de Lacan quand il ouvre la voie d'une direction de cure qui ne tente pas une quelconque pacification par le Nom-du-Père, mais qui au contraire, à travers le symptôme, vise un réel. Marie-Jean Sauret souligne cette opposition¹² quand il insiste sur l'écart entre la solution fournie par l'Autre à l'énigme du rapport du sujet à la jouissance, et la solution élue par le sujet comme symptôme. Celui qui échapperait à son destin sans trouver l'appui de son symptôme illustrerait l'errance du non-dupe dont s'approche parfois la théorisation d'Hélène Deutsch.

On mesure à quel point, pourtant, son travail épistémique se noue avec sa propre névrose, si précisément il s'agit de son cas¹³. Nous serions alors conduit à lire ce cas comme l'effort d'un analyste pour extraire de sa cure la raison de son désir, alors même que cette cure ne lui a pas permis d'accoucher de son symptôme et, en tout cas, l'a laissé inaperçu d'elle-même. Nous pourrions alors considérer son travail théorique comme une sorte d'effort pour faire symptôme.

12. M.-J. Sauret, « La réponse du symptôme », dans *L'effet révolutionnaire du symptôme*, Toulouse, érès, coll. « Humus », 2008, p. 207-251.

13. On peut effectivement se demander de quel dédoublement il s'agit quand elle parle de sa rencontre avec sa patiente.